

sur la transgression aurait pu être, grâce à cet article, nettement plus étoffée.

Pour finir, Bea Lundt appelle à étudier le genre de manière globale et transculturelle à travers l'analyse du *Roman des sept sages*. Une lecture sensible peut amener à rencontrer des univers sexuels multiples, dotés de caractéristiques fluides, et des espaces d'action entre les sexes dans ce roman qui a, jusqu'à présent, posé des problèmes d'interprétation à la recherche.

Malgré une organisation qui ne convainc pas toujours et l'absence d'un index, cet ouvrage a le mérite de remettre en question la masculinité supposée de la guerre au Moyen Âge en pointant du doigt les procédés de construction des modèles masculin et féminin. Les contributions les plus pertinentes sont celles qui croisent d'autres catégories, telles que le pouvoir, l'âge et le rang social, avec la question du genre. Cette perspective conduit à souhaiter d'autres travaux abordant les enjeux de genre dans la politique, la religion et la culture au Moyen Âge.

NILS BOCK

nils.bock@uni-muenster.de
AHSS, 77-4, 10.1017/ahss.2023.18

John Gagné

*Milan Undone: Contested Sovereignties
 in the Italian Wars*

Cambridge, Harvard University Press,
 2021, 464 p.

Les guerres d'Italie du *xvi^e* siècle ont représenté un tournant très important dans l'histoire italienne, et même européenne. Cette très longue période de guerre a déterminé la fin de l'équilibre entre les États italiens, si difficilement conservé pendant la seconde moitié du *xv^e* siècle, le début des dominations étrangères sur différentes régions de la péninsule et, surtout, l'affirmation politique, militaire et économique des grandes monarchies européennes, contrebalancée par le déclin de la centralité italienne dans le vieux monde. Ce changement des dominations dans le système de pouvoir italien, toutefois, a eu besoin d'être soutenu par une dialectique constante entre dominants et sujets, notamment pour définir une sorte de légitimité à ces nouveaux souverains et à leur pouvoir. Le nouveau livre de John Gagné cherche à

reconstituer cette dialectique et à établir la base culturelle du pouvoir souverain.

Ce livre peut même être considéré comme une dissertation très intéressante sur la définition et la création de la souveraineté dans un État de la première époque moderne, durant une période complexe de changements continus, au fil des guerres, de domination. Pendant le *xvi^e* siècle, l'État de Milan va s'effondrer, comme nous le dit l'auteur, peut-être avec un peu d'exagération. Cette narration forcée s'avère toutefois fonctionnelle pour donner une idée de la nature exceptionnelle et de la gravité de la période et pour renforcer le contexte dans lequel tout le récit de ce livre est construit. Finalement, au-delà de l'alternance des dominations, reste la nécessité de la légitimation du pouvoir établi de temps à autre. La souveraineté – c'est la thèse principale du livre – n'est pas quelque chose qui peut simplement être transféré d'un sujet à un autre, mais « un argument, un investissement. Ou mieux encore : c'est une idée qui aspire à devenir une pratique » (p. 1) et qui nécessite d'être construite et alimentée en continu. Autrement dit, pour paraphraser une catégorie très populaire des sciences sociales, il s'agit d'une sorte de capital social immatériel, qui, comme les autres typologies de capital, doit être gagné, conservé ou accumulé pour faire face à toute éventualité.

Comparée à celle réservée aux autres États et villes de la péninsule (Florence, Venise et Rome, surtout), l'attention de l'historiographie anglophone pour la Milan des Sforza a été moindre, au contraire de l'historiographie italienne qui a largement traité ce sujet depuis plusieurs décennies. En effet, l'auteur s'appuie abondamment et de façon pertinente sur cette production, en allant des ouvrages traditionnels aux plus récents. Il puise également dans les sources manuscrites, consultées dans différentes archives et bibliothèques en Italie (à Milan, Crémone, Florence, Mantoue, Parme, Pavie, Plaisance, Rome, Venise et Vérone), dans toute l'Europe (en Autriche, France et Grande-Bretagne) et même aux États-Unis. Finalement, J. Gagné combine les citations abondantes des sources secondaires avec l'étude directe des sources primaires, largement inédites ou peu considérées jusqu'à présent, pour construire un volume organisé thématiquement. Ce choix

a été préféré à un plan chronologique dans la mesure où il permet de se concentrer sur des problèmes spécifiques, de faciliter la reconstruction de ceux liés à la concurrence souveraine dans différentes arènes et de dégager des modèles et des dispositifs systématiques.

Le livre est divisé en trois parties, chacune composée de trois chapitres. La première concerne le défi posé à l'État de Milan par les dominations françaises. La question, qui peut être considérée d'un certain point de vue comme « traditionnelle », concerne les répercussions de ces nouvelles dominations sur les structures de l'État des Sforza. L'auteur analyse ainsi comment les Français se sont intégrés dans le système de pouvoir constitué, d'une part, en s'adaptant à la situation telle qu'établie et, d'autre part, au contraire, en introduisant des changements et en constituant de nouveaux réseaux d'alliance et de pouvoir. Il est bien connu que Charles VIII et ses successeurs ont légitimé leurs droits sur Milan par une ligne directe des Visconti, mais ils sont aussi à la fois passés par la médiation et l'imposition de leur autorité aux élites locales. Le livre constitue ici un excellent exemple de clarté explicative, soulignant et intégrant les questions dynastiques, la création du consensus et du contrôle social dans un territoire aux caractéristiques typiquement communales comme celui de l'Italie septentrionale, l'action de délégitimation simultanée de Ludovic le More et la recherche d'un compromis pour la gestion de ses héritiers.

Ensuite, J. Gagné porte son attention sur les aspects caractéristiques de la propriété, c'est-à-dire la dialectique que les souverains ont nécessairement développée avec la multitude des nobles, des patriciens et des institutions qui étaient de grands propriétaires fonciers et qui avaient des juridictions judiciaires et fiscales un peu partout dans la région. Encore une fois, le livre traite de questions plutôt débattues par l'historiographie, pour la Lombardie comme pour le reste de la péninsule, aboutissant à des conclusions qui ne diffèrent pas trop de celles jusqu'à présent proposées. En somme, il est réitéré que le prolongement de l'état de guerre, ajouté au changement de dominations, rend la transmission de la possession instable, devenant également une occasion d'ascension et de descente sociale rapide.

Les nombreuses actions entreprises par les Lombards et les autres Italiens qui ont développé leurs propres intérêts dans l'État de Milan pour obtenir l'accréditation auprès des nouveaux dominants sont lues et systématisées d'une manière plus originale. Ainsi, la tentative de repositionnement plus ou moins rapide de différentes familles, à la fois pro-françaises et partisans de Sforza, pour sauver au moins en partie leurs places et leurs biens est clairement mise en évidence. Encore plus intéressante et originale, nous semble-t-il, est l'histoire de la façon dont tous les acteurs impliqués ont tenté de se légitimer en certifiant leur propre mémoire, en recherchant et, si nécessaire, en détruisant des documents conservés dans les archives milanaises. Il s'agit d'un aspect méconnu des rapports de force de cette période, que l'auteur reconstitue de manière approfondie, claire et captivante.

Dans la dernière partie, l'accent est plus proprement mis sur les personnes, particulièrement sur les *banniti* (c'est-à-dire ceux qui sont forcés ou décident de fuir l'État, en essayant de s'intégrer ailleurs ou en cherchant un moyen d'être à nouveau acceptés dans « leur patrie »), mais aussi sur des individus qui, grâce à leur rôle sur les institutions ecclésiastique ou les communautés rurales et urbaines, contestent et s'opposent au nouveau pouvoir souverain. En parallèle, évidemment, il est également considéré comment ce dernier utilise ces conflits pour limiter la juridiction ecclésiastique (aussi bien que la souveraineté de l'Église en Lombardie) ou des institutions locales. Sur ces aspects, l'auteur confirme que l'expulsion de l'État n'est nullement définitive et que souvent cette forme de diaspora milanaise devient une opportunité pour la construction de réseaux internationaux de crédit et de commerce. Il est en même temps rappelé que la dialectique entre souverain et institutions a été l'occasion de redéfinir certains privilèges et caractéristiques de la fiscalité lombarde qui n'ont pour ainsi dire pas résisté à l'épreuve de « l'État militaire-fiscal » qui s'était progressivement établi, bien que de manière embryonnaire, précisément au début du XVI^e siècle.

Tout en évoluant dans un domaine pas totalement inconnu de l'historiographie, notamment italienne, l'ouvrage nous offre un récit clair et convaincant de la construction, de l'affirmation

et de la légitimation du pouvoir souverain en Lombardie au début de l'époque moderne. Grâce à la lecture généralisée des sources secondaires et à l'intégration de sources inédites, J. Gagné nous emmène dans les plis d'une phase historique importante pour l'État de Milan et aux transitions significatives. En effet, cette période n'est pas uniquement celle de la dévolution de Milan à différentes dominations, c'est aussi celle de la fondation des États prémodernes – une construction qui émerge du chaos plutôt que d'une stratégie rationnelle, favorisée par la période de guerre, par une « souveraineté vacillante », pour reprendre une expression maintes fois répétée par l'auteur. Pour tenter d'appréhender cette transformation sortie du désordre, que l'auteur appelle la « défaite de Milan », celui-ci a tendance à accentuer certains aspects de discontinuité au détriment des nombreuses persistances qui traversent – bien que changeantes – la période mouvementée des guerres d'Italie. Au-delà de ces marquages, que l'on peut lire comme une tentative de faire ressortir plus clairement l'ossature de la thèse présentée, l'ouvrage est assurément d'un grand intérêt. Cette histoire politique de la construction de la souveraineté dans l'État de Milan à l'aube de l'époque moderne, fort stimulante, offre un point de départ original pour quiconque souhaite traiter les relations entre les élites milanaïses, les institutions locales et les dominations étrangères dans la Lombardie de cette période.

MATTEO DI TULLIO
matteo.ditullio@unipv.it

AHSS, 77-4, 10.1017/ahss.2023.19

Séverin Duc

La guerre de Milan. Conquérir, gouverner, résister dans l'Europe de la Renaissance

Ceyzérieu, Champ Vallon, 2019, 360 p.

Ce livre s'intéresse aux conflits pour le contrôle du *stato* de Milan qui opposent, entre 1515 et 1530, le roi de France François I^{er}, l'empereur Charles Quint et les Sforza. Cette lutte à trois pour la mainmise sur la plaine lombarde, l'un des espaces les plus riches et les plus convoités d'Europe, est analysée par Séverin Duc au prisme de la notion de « champ de forces », qui vise à rendre compte de l'évolution constante

du rapport de forces politique dans la région, au gré des retournements d'alliances, de l'importance des troupes disponibles et des exigences fiscales des occupants, français ou impériaux, qui braquent inévitablement les Milanais.

L'ouvrage suit une progression chronologique : la première partie est consacrée à l'étude du Milanais royal sous domination française entre 1515 et 1522. François I^{er}, après son entrée dans Milan, qui rejoue les rites habituels des entrées princières dans les « bonnes villes » du royaume, reçoit le serment de fidélité de ceux qui, par droit de conquête, sont désormais ses nouveaux sujets et confie le commandement au connétable de Bourbon, habile négociateur. Pendant quelques mois, celui-ci se révèle capable de séduire les nouveaux sujets du roi de France, en dépit de la recomposition par le pouvoir royal des institutions et des pouvoirs locaux. Son remplacement par le maréchal de Lautrec, en mai 1516, change la donne et marque le début d'une succession de malentendus qui atteste l'écart entre la culture politique des Valois, qui attendent de leurs sujets obéissance et déférence, et celle des Milanais, qui rechignent à acquitter les sommes considérables exigées par leur nouveau souverain. La cité lombarde, traversée par des factions, entend négocier pied à pied chaque concession au nouveau maître de la ville. Face aux familles gibelines pro-impériales et réputées francophobes, les Français s'appuient sur des clans guelfes comme celui des Trivulzio. Les logiques de vendetta et les tensions entre grandes familles milanaïses compliquent la tâche de Lautrec alors que les exigences fiscales de la monarchie pour solder les Suisses, payer les garnisons du Piémont et défendre les conquêtes ultramontaines suscitent rapidement la défiance, puis la haine des Milanais : le royaume de France se révélerait incapable de se transformer en « monarchie composite ». Habité par ce que S. Duc décrit comme une « angoisse obsidionale » (p. 115), alors qu'il sent le *stato* lui échapper, Lautrec gouverne avec brutalité, multiplie les listes de proscrits, qui, partisans de Sforza ou de l'Empereur, prennent le chemin de l'exil et s'agitent aux frontières du duché. Ces rebelles entretiennent un état endémique d'insécurité et sont traqués par les Français alors que la guerre reprend. S. Duc dépeint le projet de